

L'ASTRE NOIR DE VERSAILLES

Scandale du nain noir

DIANE DUANER

Copyright © 2020 Diane Duaner

Tous droits réservés.
ISBN : 979-10-359-0462-3

EPIGRAPHE

*Hélas ! On voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands*

Jean de La Fontaine – Fables (1658)

*La grandeur de l'homme est grande
en ce qu'il se sait misérable*

Blaise Pascal – Pensées (1635)

*Chacun est libre de regarder l'histoire à sa façon
puisque l'histoire n'est que la réflexion du présent sur le passé,
et voilà pourquoi elle est toujours à refaire.*

Gustave FLAUBERT

PROLOGUE

PARIS, LE 25 OCTOBRE 2016

Le canal Saint-Martin, qu'elle suivait depuis le bassin de La Villette, dégageait comme à son habitude son atmosphère provinciale intemporelle. Angela admirait toujours cette fluidité des quartiers parisiens, tous si différents les uns des autres et qui pourtant se juxtaposaient sans aucune incohérence, tel un puzzle évident. On passait d'une atmosphère à une autre par une fusion naturelle, parfois rien qu'en traversant une rue.

Quoi de commun entre ce quartier frugal, dépourvu de monuments, et la beauté insolente des bords de la Seine, alignant leurs splendeurs sans discontinuer depuis Bercy jusqu'au-delà de la Tour Eiffel ? Que cet arrondissement populaire ne fût pas l'un de ces quartiers parisiens qui rayonnaient sur le monde, objets de fantasmes pour toute la planète, c'était évident. Il agissait sur elle cependant comme un aimant.

Ici, Angela se sentait hors des modes et des trépidations parisiennes.

Ici, ce pouvait être n'importe où, n'importe quand. Des canaux de ce genre, parsemés de petits ponts rétro, il devait s'en trouver dans la plupart des villes de France et de Navarre. Et pourtant, ce n'était pas n'importe quel lieu, ils se trouvaient là, à Paris, la ville la plus fameuse du monde, à l'écart mais pas si éloignés que cela, des monuments les plus ostentatoires.

Ses collègues du magasin de la rue de Rivoli où elle vendait des sous-vêtements féminins, détestaient ce quartier, criminogène selon elles, l'une de ces zones de délinquance potentielle qu'elles évitaient. Pas vraiment l'endroit indiqué pour la promenade, surtout quand l'obscurité le recouvrait.

Le soleil était à son déclin. Il allait même se coucher dans la douceur de quelques reflets roses sur le canal. Angela ne s'en aperçut que lorsqu'elle sentit une brusque fraîcheur de l'air sur ses bras nus. Les dernières clartés s'éteignaient déjà, sur l'autre rive du canal, brouillant à demi l'enseigne de cet Hôtel du Nord rendu immortel par le film de Marcel Carné et la fameuse réplique d'Arletty « Atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ! »

Tout apparaissait si paisible au bord de cette eau immobile où glissaient quelques voluptueuses péniches.

Le quartier basculait dans son atmosphère préférée, celle d'entre chien et loup, quand la capitale devient mystérieuse, tandis que les ombres du passé et du présent se prennent par la main. Un dernier rayon de soleil s'éteignit dans l'eau du canal, lueur de malice sur un univers d'ombres.

Monde intemporel... Ici, le promeneur ne se sentait pas écrasé par l'Histoire, si impressionnante dans les autres quartiers.

Et pourtant, pas très loin, l'actualité brutale, sanglante, quelques mois plus tôt, avait frappé le quartier. Moins d'une année auparavant, le 13 novembre 2015, un attentat terroriste particulièrement meurtrier, revendiqué par l'organisation terroriste Daech avait endeuillé le quartier. Au Bataclan, une furie de violence sans pareille s'était déchainée. Des fusillades, des attaques-suicides à Paris et dans sa périphérie, perpétrées par des commandos sinistres, avaient semé la terreur. Al-Qaïda, Daech, Boko Haram... Le terrorisme avait enveloppé à son tour la ville la plus insouciant du monde.

À mesure que le crépuscule s'étendait, une langueur s'emparait de ses sens. Elle ralentissait encore le pas tout naturellement. Son téléphone sonna alors qu'elle s'apprêtait à bifurquer vers le Paris des bords de la Seine, le noble, le véritable Paris, comme disait son amie Sidonie. C'était justement elle qui l'appelait.

- Où t'es, ma nymphe ? claironna sa voix gouailleuse.

- Au nord... En promenade le long du Canal Saint-Martin.

- Encore ! J'y crois pas ! C'est devenu ton second quartier, le nord de la capitale ? Tu t'plais à rester une provinciale, ma pauvre chérie. Pour te punir d'avoir quitté ton bourg ennuyeux. Tu t'complais dans les coins de Paris les moins distingués.

- Populaire n'est pas synonyme de vulgaire, rétorqua Angela.

- Un peu tout de même ! Tu t'obstines à tourner le dos au vrai Paris, le Paris glamour. Ou plutôt il glisse sur toi comme la pluie sur les ailes du canard.

- Comme si ce Paris-là n'était pas aussi vrai ! Il permet en tout cas de changer d'atmosphère, répondit Angela en se disant que la voix de Sidonie ressemblait fort à celle d'Arletty.

- C'est ton cilice, ces promenades mortifères, commenta Sidonie. Quand tu ne connaissais de la capitale que les endroits figurant sur les jeux de Monopoly, rappelle-toi que les rues de ces quartiers-là ne valaient pas même un sou.

Angela soupira. Sidonie aimait se lancer parfois dans la psychologie de comptoir, comme pour se souvenir que parmi ses multiples études commencées et abandonnées, elle comptait une année de psycho-sociologie.

Dans quelle Fac avait-elle échoué cette année, elle ne savait pas, Angela ne cherchait même plus à suivre les méandres de la vie désordonnée de son amie. Il y avait eu l'année des cours de philo, de design, l'année de chinois, celle des métiers de la mode, d'initiation au bouddhisme, celle de technique du cinéma où ses parents, à chaque fois, avaient consenti à l'inscrire à grands frais. Angela avait renoncé à demander dans quelle branche elle s'était inscrite en cette rentrée, sachant qu'elle serait, au grand désespoir de ses parents, abandonnée avant la fin de l'année, pour laisser la place, toujours avec le même enthousiasme, à une autre lubie.

Sidonie prétendait que c'était cela qui l'épanouissait. Pas de cursus conventionnel, spécialisé, suivi pendant des années, éliminant les autres matières. A la place, une multitude de savoirs glanés avec curiosité dans les domaines les plus variés. À ceux qui lui demandaient avec ironie :

- Et tu crois que cela va t'assurer un emploi dans la vie ? À une époque où on ne montre patte blanche qu'en exhibant une haute spécialisation, de quoi tu auras l'air avec tes petits bouts de connaissances disparates, glanés et assemblés en patchwork ?

Elle répondait avec sa légèreté à toute épreuve :

- Et alors, ça vous défrise que j' sois une touche-à-tout heureuse ? Les diplômes, je m'asseois dessus, c'est clair ? Tant pis pour vous si ça vous passe au-dessus d' la tête !

- Mon cilice ! Tout le monde ne peut pas habiter comme toi près de la Tour Eiffel, répliqua Angela agacée.

- Tu peux parler, toi qui as ta piaule à trois pas du Louvre, en bord de Seine ! lui répliqua Sidonie. Bon, on s'en fout, ça tombe bien que tu sois là-haut en ce moment. Tu vas pouvoir nous rejoindre en un rien de temps.

- Rejoindre qui ?

- Sylvestre et moi. Dans un quart d'heure, au bistrot de Strasbourg, face à la Gare de l'Est.

- Sylvestre est à Paris ?

- Je sais que tu l'as presque complètement oublié, le pauvre. Moi non plus je n'avais plus la moindre nouvelle. Heureusement que j'ai eu l'idée de lui téléphoner. Figure-toi qu'il était justement de passage à Paris et qu'il ne nous en avait même pas averties, le monstre ! Il s'appêtait à repartir à Nancy sans nous faire signe.

Angela ne trouvait pas cela si étonnant.

- Il doit être en train de travailler dur sur sa thèse d'histoire. Tu sais bien, cette fameuse thèse sur les reines oubliées, d'après ce qu'il nous avait annoncé...Et tu le connais aussi bien que moi, quand il est plongé dans l'Histoire, plus rien ni personne ne compte. Mais je croyais qu'il en avait terminé avec ce mémoire.

- Seulement une première partie, celle qui concernait l'épouse de Louis XV, la partie la moins difficile selon lui... Parce que son travail sur l'épouse du Roi Soleil, il peine dessus. Il m'a l'air dans un état ! Au téléphone, j' pigeais rien à ce qu'il me racontait tellement c'était décousu. Il répétait qu'il avait froid.

- Il doit être exténué. Il est bizarre à chaque fois qu'il travaille trop, se souvint Angela.

- D'après ce que j'ai compris dans son charabia, son mémoire sur la reine Marie Leczynska a plu à son directeur

de thèse. Il l'en a même félicité. Mais il paraît que ça s' corse pour ce qui concerne l'autre reine, la Marie-Thérèse.

- Marie-Thérèse d'Autriche, l'épouse de Louis XIV ? C'est tout à l'honneur de Sylvestre de lui accorder quelque importance. Elle est bien dévalorisée elle aussi, complètement étouffée par son glorieux époux... Et qu'est-ce qui cloche avec elle ?

- Il y a quelques vérités du passé un peu risquées à ressortir, d'après Sylvestre. Le directeur veut édulcorer. Dans le principe, il acceptait qu'on secoue le cocotier, mais pas trop. Sylvestre est tellement désireux de traquer, contre vents et marées, la vérité historique qu'il n'en dort plus. Tu vas voir sa tête... Mais tu t' rends compte, il repartait sans même nous avoir saluées au passage !

- Enfin ça le regarde, objecta Angela qui n'approuvait pas cette manie de Sidonie d'interférer avec insistance dans la vie des autres.

- Cependant, il m'a dit qu'il allait laisser tout ça de côté, le temps d'un voyage à l'étranger.

- Et il va sur les traces de Marie-Thérèse, évidemment ? En Espagne, Madrid, je parie ?

- Pourquoi l'Espagne ? Elle venait pas d'Autriche ?

- Mais non, elle avait ce titre parce que cette prestigieuse dynastie des Habsbourg, depuis Charles-Quint, régnait sur l'Autriche comme sur l'Espagne. Mais Marie-Thérèse, elle vivait à la Cour de Madrid avant d'épouser le roi de France. C'était l'Infante.

- Alors, appelons-la Marie-Thérèse d'Espagne entre nous, sinon j' vais plus rien y comprendre et tout mélanger !

- C'est d'accord, d'autant plus qu'il y a eu une autre Marie-Thérèse d'Autriche peu après, bien plus connue et vénérée, l'impératrice toute-puissante en Europe Centrale au dix-huitième siècle. qui a régné à Vienne, et qui n'était autre que la mère de Marie-Antoinette.

- Putain ! J' vois que t'en connais un rayon, sur tous ces braves gens empanachés.

- Je n'aime pas trop quand tu me fais des compliments, cela sent plutôt la moquerie. J'essaie de retenir ce que je lis, après m'être fait mon idée, c'est tout... Alors, Sylvestre va compléter ses connaissances à Madrid ?

- Pas du tout, il part en Afrique, et le plus tôt possible.

- Tiens, en Afrique, ça ne lui ressemble guère.

- J'y ai trouvé une certaine logique puisqu'il n'arrête pas d' répéter qu'il a froid... Il aurait dû, paraît-il, déjà y aller dès le 1^{er} septembre et ça a raté parce que son visa a traîné. Et il n'en décolère pas... Il a choisi une semaine au Bénin. Comme j' suis pas forte en géographie, j' connaissais même pas l'existence de ce pays. J' me suis précipitée sur Internet et les cartes d'Afrique pour voir exactement où ça s' trouvait et qu'est-ce qui pouvait l'attirer là-bas.

- Et qu'est-ce qui l'attire, à part le désir de se réchauffer?

- D'après ce que j'ai pu lire, le pays a un côté plage qui commence à séduire les touristes, tu verrais les photos de quelques hôtels de luxe en bordure de la mer, ça fait fantasmer.

- Sylvestre ? Sur les plages ? Mais il a toujours eu le farniente en horreur. Non, il y a autre chose... Cherche bien.

- J'ai vu aussi qu'il s'est produit là-bas, justement le 1^{er} septembre de cette année, une éclipse de soleil qui a fait venir pas mal de passionnés de différents coins du monde. J'en ai déduit que c'est p'être pour voir cette éclipse qu'il voulait tellement s'y envoler.

- Tiens donc, Sylvestre se passionnerait pour l'astronomie à présent ? Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu s'intéresser à autre chose qu'à l'Histoire... Mais cela me paraît tout de même plus plausible que le côté plage.

- On va l'interroger plus avant. Viens nous rejoindre tout d' suite. J'ai bien envie de faire signe aussi à Miroslav qui habite dans l' coin et ne donne guère de nouvelles lui non

plus. Qu'est-ce que tu leur as fait pour qu'ils nous battent froid pareillement ? soupira Sidonie.

- Moi ? Rien du tout. Miroslav travaille trop lui aussi, assura Angela. Toujours à ses chantiers même parfois le dimanche, il fait des heures supplémentaires pour ne pas revenir les mains vides dans son pays. Jusqu'à se tuer à la tâche.

- Je l'appelle. S'il peut venir, ce serait l'occasion de raviver un peu notre amitié qui a l'air de s'effriter. Considérant l'béguin qu'ils avaient tous les deux pour toi, ils t'en veulent de ta froideur. Et si au moins tu faisais un p'tit effort...

- Stop, Sidonie ! C'est du passé. Je ne suis amoureuse ni de l'un ni de l'autre, je croyais m'être fait bien comprendre.

- L'amour, l'amour... On ne parle pas d'amour. Tu aurais pu leur prodiguer quelques douceurs, ils sont super-sympas... Mais t'es tellement coincée... Même au fond de la province, on n'en trouve plus d'aussi coincée qu' toi.

- Si tu veux que je te rejoigne, plus un mot sur ce sujet, interrompit Angela. Ce sera toujours un point de discorde entre nous deux.

- Te fâche pas et ramène-toi, ma chaste colombe blanche !

Angela respira profondément pour calmer son irritation naissante et prit la direction de la gare de l'Est. La liberté de mœurs de Sidonie, pour qui tous rapports physiques étaient dépourvus de la moindre gravité, la choquait toujours.

Sidonie, cette fille ultra-branchée s'accordait tellement bien avec son époque, cette époque qu'Angela détestait, cette époque triviale, pathétique, où seuls régnaient le sexe et l'argent. Fallait-il qu'elle se soit prise d'une irrépressible affection pour cette Parisienne si différente d'elle pour continuer à la fréquenter en dépit de ce gouffre entre elles ! Sidonie ne se gênait pas pour se gausser de la mentalité

atrocement provinciale d'Angela qu'elle jugeait emberlificotée dans des préjugés d'un autre siècle.

Et puis Sidonie l'énervait toujours à commencer presque toutes ses phrases par « Putain ! » ou « merde ». Mais comme c'était hélas le cas de presque tous les garçons et les filles de sa génération... Les modes les plus dégradantes sont les plus suivies. Il est plus commode de s'aligner sur la majorité que d'essayer de changer ce qui a été institué par ceux-là qui ont remplacé une convention par une autre, la leur.

Et Sylvestre ! Toujours dans une recherche pathétique de vérité du temps révolu où s'entremêleront à jamais mythe et réalité. Toujours à essayer de démêler cet écheveau hermétique, semé d'écueils, où trop souvent l'illusion tient lieu de vérité inamovible. Un perfectionniste tourmenté jusqu'au trognon, comme l'appelait Sidonie.

Des trois, c'est Miroslav qui lui correspondait le plus, comme elle intériorisé, insaisissable. Mais elle ne le voyait plus guère lui non plus, chacun plongé dans son travail.

Enfin, les amis sont comme ils sont, il faut les accepter avec leurs bizarreries et leurs qualités, sinon on ne fréquenterait plus personne, comme disait sa voisine, Madame Jacqueline...

- D'ailleurs, ajoutait cette philosophe du peuple, on s'trompe toute sa vie d'amis comme d'amours... Ceux qui nous auraient rendus heureux, on n' les a pas gardés, parfois même pas regardés, alors qu'on s'est bêtement accroché à ceux qu'il aurait fallu renvoyer sur les roses du premier coup !

Angela n'avait guère compté d'amis dans sa vie. Mais ce n'est pas le nombre qui l'importait, c'était l'intensité des relations.

Sa chère Lylette, son inoubliable amie d'enfance ne lui ressemblait pas elle non plus et pourtant, l'amour qu'elles ressentaient l'une pour l'autre dépassait tout ce qu'on peut imaginer, transcendait tout cet univers qui avait été le leur

dans la bourgade du Berry où elles étaient nées et avaient été heureuses. Jusqu'au suicide de cette amie d'enfance. Aujourd'hui, trois années après sa disparition, l'amour immense qu'elle portait à Lyette emplissait encore le cœur d'Angela, débordant tantôt d'une souffrance intolérable tantôt d'une douceur résignée.

Livrée à ses réflexions profondes, elle avait quitté les bords du canal pour bifurquer vers la Gare de l'Est en face de laquelle elle aperçut de loin, à la terrasse du café, la tête quasi-rasée de son amie Sidonie et, comme à l'accoutumée, ses cuisses longues et malingres à l'air. Miroslav arriva une minute après Angela. Puis sur leurs talons, un Sylvestre hirsute, le col de sa veste relevé jusqu'aux oreilles, réclamant aussitôt de rentrer à l'intérieur du bar. L'air était trop froid en terrasse, il allait attraper la mort, prétendait-il malgré l'exceptionnelle douceur de cette soirée d'octobre.

Comme Sidonie l'avait annoncé, il s'avérait que l'étudiant était dans son état second. Le visage hagard, envahi d'une barbe broussailleuse, il tenait des propos hachés quasi-incohérents. Sidonie lança un regard entendu à Angela.

- Des vacances te feraient du bien, mon pauvre Sylvestre.

- J'ai du boulot par-dessus la tête, grommela-t-il.

- Mais c'est une bonne idée, ce que tu m' disais, que tu veux partir pour un séjour en Afrique... D'ailleurs j' réfléchissais en vous attendant. J' veux venir avec toi. Pour ma part, ça fait plusieurs années que j'ai pas posé le pied en Afrique, depuis ce safari-photo au Kenya que mon père m'avait offert pour avoir enfin décroché mon bac.

- Pas question ! Je n'ai demandé à personne de m'accompagner ! s'écria Sylvestre. Un safari-photo ! Je n'y vais pas pour voir des animaux d'abord. Les documentaires animaliers que mes parents se plaisaient à regarder m'ont toujours fait mourir d'ennui.

- Putain ! Alors on restera côté plage, voilà tout, et puis j' suis sûre qu'il y a des coins à excursions, au Bénin, insista Sidonie. On pourrait y aller dès l' printemps, juste le temps de se débarrasser de toutes ces formalités de merde, mon père fera le nécessaire pour intervenir pour que ça aille plus vite... Et si Angela et Miroslav sont disponibles aussi, on partira tous les quatre. Qu'en dites-vous ?

Angela et Miroslav, qui ne s'attendaient pas à une telle proposition, restèrent bouche-bée, ce que Sidonie prit illico pour un consentement.

- Super. J' me suis renseignée sur le climat du Bénin, mieux vaut y voyager vers le mois de mai, pendant la petite saison sèche qui interrompt la saison des pluies. Les nuits sont un peu plus fraîches, On s' grouille pour ces formalités à la con.

- Mais je ne sais même pas où se trouve ce pays, objecta Miroslav.

- Au bord du golfe de Guinée, coincé entre Niger, Nigéria et Togo, voulut bien lui préciser Sidonie...

Puis elle rajouta, sentant leur indécision à tous deux :

- Si c'est l' prix qui est rédhibitoire pour l'un de vous, j'ai du fric pour plusieurs. Mes parents, qui ont du flouze plus qu'il n'en faut, viennent de s'en délester un peu en m' faisant une donation d'enfer.

- Quel pot de colle quand tu t'y mets ! s'énerva Sylvestre. On ne t'a rien demandé.

Il en fallait plus pour décourager Sidonie quand elle avait un caprice en tête.

- Allez, c'est parti ! Vous allez vous faire vacciner dès qu' possible, le vaccin contre la fièvre jaune est obligatoire, c'est chiant mais faut y passer.

- Rien qu'à la perspective de t'entendre durant tout le séjour nous rebattre les oreilles de « putain », « fait chier » et « merde », je te dis non définitivement ! explosa Sylvestre. C'est peut-être normal pour toi de t'exprimer ainsi, mais il ne t'aura pas échappé qu'aucun de nous trois n'adhère à cette mode... à la con pour parler comme toi !

- Y a bien qu' vous trois pour rester coincé comme ça, protesta Sidonie.

- Et tu crois que cela te donne raison ? Une majorité n'a pas forcément raison parce qu'elle s'est octroyé la majorité ! Donc, à moins que tu jures de ne prononcer aucune de tes grossièretés habituelles, tu ne pars pas avec moi.

- Et Angela et Miroslav ont le droit de t'accompagner, eux ?

- Comme ils veulent ! Eux au moins ne m'écorcheront pas les oreilles. Miroslav, autant que j'ai pu remarquer, souffre beaucoup d'entendre à longueur de journées massacrer cette magnifique langue française qu'il admire tant. Quant à Angela, tu sais comme moi la répugnance qu'elle a devant ce genre de diktats dégradants. Elle parle peu mais quand elle s'exprime, c'est à la manière d'une princesse.

Sidonie fit la moue pendant quelques secondes puis prit le parti d'en rire :

- O.K. Je jure ! Je jure de n' plus écorcher vos oreilles délicates. C'est bon ? J' peux lancer les réservations ?

- Tu ne t'occupes de rien, tu ne connais rien à ce pays. Si vous tenez à m'accompagner tous trois, je réserverai votre séjour en même temps que le mien... et de la façon qui me conviendra ! C'est à prendre ou à laisser. Et ayez bien en tête que ce n'est pas moi qui vous ai demandé de me tenir compagnie !

- Il est charmant, y a pas à dire... Ce doit être ses reines qui l' rendent électrique, déclara Sidonie. Il a un problème avec Marie-Thérèse, j' me trompe ?

- Une catastrophe ! bougonna l'historien en herbe. Si j'avais su, je ne me serais pas embarqué dans une telle galère.

- Mais encore ? Qu'est-ce qui s' passe ? Sa vie ne t'inspire plus ?

- Si, si, beaucoup... Elle me poursuit, m'obsède avec sa vie affligeante. Je la vois, je la sens, je l'entends constamment, elle me suit comme une ombre, se plante devant moi, me fixe de ses yeux tristes, nuit et jour. C'est comme si elle était entrée dans ma peau, ou moi dans la sienne.

- Et qu'est-ce qu'elle te dit ?

- Elle me dit, elle me répète, avec une expression pathétique sur son visage marmoréen, morne, cadavérique... Qu'elle a froid...

Les deux filles échangèrent un regard stupéfait.

- Elle te dit qu'elle a froid ?

- Elle me le répète sur tous les tons. Elle est glacée et son visage est d'une blancheur de linéol, ses lèvres bleuies, ses mains tremblantes.

- Ça alors ! Mais qu'est-ce qu'elle te dit d'autre ? Allons, dis-nous-en plus. Puisque tu prétends être en métépsychose avec elle, parle donc !

Sylvestre marmonna quelques paroles inintelligibles, ferma davantage sa veste en frissonnant, appela le serveur en se plaignant que son café était à peine tiède, qu'il le voulait brûlant. Ses trois amis attendaient religieusement, tendant l'oreille dans l'espoir que ses paroles deviennent un peu plus compréhensibles.

L'atmosphère n'était plus la même, autour de cette gare trépidante, où jamais le flot des passants ne s'arrêtait, dans un va-et-vient à donner le tournis.

Dehors la nuit était tombée, la lumière artificielle avait remplacé le soleil. Ces lumières violentes rendaient livides le

visage de Sylvestre comme celui de Sidonie, qui se remettait très lentement d'un long épisode de drogue. Sa chevelure rase accentuait ses traits creusés. Ses bras et ses jambes étaient toujours aussi squelettiques. Quant à Miroslav, exsangue lui aussi, Angela remarquait les signes de fatigue sur son beau visage. Ses mains et même ses cheveux portaient encore des traces de ciment. Lui aussi travaillait trop. Il courait vers tout chantier de maçonnerie qu'on pouvait lui proposer, même les plus mal payés, et ses moments de repos se rétrécissaient toujours. Elle se demandait s'il allait pouvoir tenir ainsi encore longtemps. Par son exemple, elle réalisait à quel point la situation de travailleur émigré pouvait être dure.

Ils attendirent un long moment, chacun d'eux plongé dans ses pensées, jusqu'à ce que tout à coup, un flot de paroles précipitées récompense leur patience.

CHAPITRE I

UN SEUL JOUR DE BONHEUR

Elle a froid, très froid, la petite Marie-Thérèse. Tout est glacial autour d'elle depuis qu'elle a quitté Madrid pour rejoindre ce mari qu'elle ne connaît que par ouï-dire. En ce jour de noces, elle sent comme le froid d'un glaçon le long de son échine.

Toujours les mêmes mots planaient au-dessus du palais de l'Escurial. Raison d'État. Mariage urgent. Dot à payer... Tous ces écus à verser paraissaient avoir jeté un froid polaire dans les esprits ...

Depuis des mois, l'inquiétude de son père et de son entourage à la Cour d'Espagne était palpable. Cette union seule devait arrêter la guerre. Elle tendait l'oreille lorsqu'elle se glissait dans ces pièces démesurées où le roi son père et ses invités, plongés dans de graves discussions, ne la remarquaient même pas.

Elle comprenait qu'il s'agissait d'elle et par-dessus tout d'argent.

La dot réclamée à la Cour d'Espagne était énorme. L'accord de paix stipulait que l'infante devrait apporter en dot cinq cent mille écus d'or. Sujet d'inquiétude. L'Espagne, ce pays altier que Charles-Quint avait fait rayonner sur toute

l'Europe et jusqu'aux Amériques, n'était plus si riche, malgré les ors ramenés par les conquistadores depuis le Pérou et le Mexique.

Le roi son père semblait craindre que le trésor d'Espagne fût insuffisant pour payer cette dot faramineuse et il entrevoyait le risque d'une nouvelle guerre, à peine étaient-ils sortis de la dernière. Leur pays était en lutte contre la France depuis 1635. Plus de vingt années de batailles sanglantes.

Dans son innocence, elle ne comprenait pas cette incohérence. Pourquoi la guerre entre ces deux pays, alors que sa mère, la défunte reine d'Espagne, était la sœur de feu le roi de France Louis XIII ? De plus, la régente Anne d'Autriche qui gouvernait la France depuis la mort de son époux, était sa propre tante, puisqu'elle était la sœur du roi d'Espagne Philippe IV ?

Ce jeune roi, qu'on lui destinait à présent était donc, à double titre, son cousin germain. Comment pouvait-il être en même temps « ennemi de la maison d'Espagne » comme elle l'entendait répéter ?

Son père et sa nouvelle épouse, ses oncles, et tous les Grands d'Espagne en visite au palais de l'Escorial, aux portes de Madrid, parlaient souvent de ce cousin-là et aussi des autres cousins, les Habsbourg, plus puissants encore, ceux qui régnaient sur l'Autriche.

Elle ne saisissait pas le sens de toutes leurs conversations mais elle remarquait que leur ton, lorsqu'ils parlaient des cousins d'Autriche, était plus doux. Il était glacial et cinglant lorsqu'il s'agissait du cousin français.

Elle savait que Louis n'était âgé que de cinq ans lorsque son père Louis XIII était mort, et qu'il avait été officiellement sacré roi de France à l'âge de seize ans. Mais il avait décidé encore d'attendre la mort de Mazarin pour réellement exercer le pouvoir sur la France. En attendant, la régence était entre les mains de sa mère Anne d'Autriche, qui s'appuyait entièrement sur le tout-puissant Mazarin.

Le cardinal-ministre, qu'on disait mourant, avait eu juste le temps de mijoter cet accord d'union entre les deux jeunes gens ou plutôt entre les deux puissances. Cardinal sans même jamais avoir été prêtre ! ironisaient les hidalgos.

Loin de bruiser d'effusions de joie à l'annonce de cette noce, le palais de l'Escorial n'était que soupirs. Elle-même ne savait trop si elle devait se réjouir à l'idée de devenir l'épouse d'un roi qu'elle n'avait encore jamais rencontré. Elle avait en tout cas compris qu'elle allait être la monnaie d'échange entre les deux pays qu'il fallait à tout prix réconcilier.

Tout n'était que froideur autour d'elle depuis qu'elle était née, dans cette Cour sévère où la mort ne cessait de rôder autour de leur famille. Marie-Thérèse avait longtemps pleuré le décès de sa mère, que les autres appelaient Élisabeth de France, laquelle lui avait laissé, contrairement à son père, l'image d'une personne douce et affectueuse. Elle n'avait alors que six ans et se souvenait des caresses de cette mère qui portait sur son visage la nostalgie de sa France natale, qui n'avait pu s'habituer à l'austérité de la Cour d'Espagne. Marie-Thérèse la voyait toujours enceinte, pour rien, ses six frères et sœurs étaient morts au berceau. Elle était la seule avec son frère aîné Balthazar à avoir survécu mais lui aussi rendit l'âme peu après leur pauvre mère, morte épuisée après un huitième accouchement.

Son père s'était remarié peu après avec la fiancée de Balthazar, avec laquelle la petite Marie-Thérèse s'entendait mieux qu'avec le roi son père, homme sec, taciturne, aride comme s'il avait été façonné par les sierras environnant l'Escorial.

À huit ans, seule survivante, elle était devenue l'héritière des immenses possessions espagnoles sur lesquelles, comme

l'avait déclaré l'un de leurs ancêtres, « le soleil ne se couchait jamais ». D'autres qu'elle auraient tiré vanité de cet héritage. Elle, elle le sentait peser sur ses frêles épaules.

D'autant plus qu'il ressortait des confidences qu'elle glanait auprès de sa fidèle duègne, Concepción, un tableau de l'Espagne bien moins flatteur que sa grandeur passée n'eût pu laisser penser. Concepción, qui avait dépassé l'âge où l'on craint de parler, craintes qui pesaient sur les autres demoiselles de compagnie, osait répéter ce qu'elle entendait en dehors du palais. Que toute l'Espagne était tombée dans une décadence désolante. Que sa grandeur n'était plus qu'apparence entretenue par les innombrables hidalgos inconscients de la réalité. Ceux-là ne voulaient pas voir que leur pays était devenu objet d'un certain mépris de la part des autres puissances européennes.

Certes, l'Espagne possédait encore un vaste empire mais bien fragile, déjà amputé de la Hollande, du Portugal et du Roussillon. Elle régnait encore sur le royaume de Naples, la Sardaigne, la Sicile, la Flandre, et sur de riches contrées d'Amérique, tels le Mexique et le Pérou. Cependant, la formidable armée espagnole faisait l'objet de la dérision de leurs voisins depuis sa défaite à la bataille de Rocroy, tout comme son Armada jadis qualifiée de flotte invincible.

Mais surtout le pays se dépeuplait si vite qu'il ressemblait en maints endroits à un désert. Des voix s'élevaient pour dénoncer la stérilité du sol comme de la population. On disait qu'il n'y aurait bientôt plus de bras pour cultiver la terre. Les expulsions n'étaient pas pour rien dans ce dépeuplement. Expulsions des Maures, des Juifs, départs massifs vers les Amériques. Seuls les couvents se multipliaient. Des centaines de villages, selon Concepción, tombaient en ruine dans la Castille comme en Aragon. Là-bas les mendiants pullulaient, la misère s'étendait.

L'Espagne ne comptait plus que six millions d'habitants clairsemés. L'économie suivait ce déclin. Ici le commerce et l'industrie étaient méprisés, à l'inverse d'autres pays d'Europe. Quant à l'agriculture, on rencontrait bien encore des éleveurs de troupeaux dans ces étendues désertiques, mais bien peu de volontaires pour labourer la terre ingrate.

Le roi comptait beaucoup trop sur l'or de ses possessions d'Amérique qui ne parvenaient pas toujours jusqu'à Madrid. Il attendait bien souvent en vain les trésors du Pérou, détournés par quelque puissance étrangère ou pillés par des pirates. Alors les coffres royaux demeuraient presque vides, malgré une pression fiscale trop lourde pour la population.

Néanmoins, Marie-Thérèse, enfant candide, voulait encore croire à l'image de grandeur de son pays, vouant un culte à ses ancêtres.

- Nous avons cependant de si glorieux ancêtres, protestait-elle avec un reste d'enthousiasme.

- Je crains que ce ne soit aussi illusoire, Altezita, soupirait Concepción. Même le plus glorieux, Charles-Quint, au moment de son abdication au siècle dernier, remarquait que l'argent manquait pour des dépenses fastueuses. Son fils Felipe, lorsqu'il écrivait à son ministre Granvelle, attirait toujours son attention sur le dénuement grandissant du pays, c'était à peine s'il pouvait payer les soldes des officiers. Même les seigneurs s'appauvrirent.

- Maman m'a souvent dit que Philippe II était un roi fort catholique et qu'elle l'admirait beaucoup, objecta Marie-Thérèse.

- Sans doute, répondait Concepción. Mais lorsque la religion devient intolérance, elle participe aussi au déclin. Sous le règne de Philippe II s'est développée une plaie qui déshonore l'Espagne, l'Inquisition. En croyant lutter énergiquement contre la religion des Maures, elle s'est installée dans l'outrance et le sang.

- Et mon grand-père Philippe III, fut-il un bienfaiteur pour notre pays ? demandait Marie-Thérèse. Je ne l'ai jamais connu.

- Je me souviens qu'il avait soutenu l'Autriche lors de la guerre de Trente ans. Et que ses ministres intransigeants, décidèrent l'expulsion des morisques, ces musulmans convertis de force au catholicisme. Cette mesure a aggravé la situation économique du pays, notamment son agriculture.

- Et mon père ? L'aimes-tu ? N'aie pas de crainte à répondre, Concepción ! Tu sais que je ne te trahirai pas... D'ailleurs, je dois avouer que je ne suis guère attachée à mon père. Ma pauvre maman n'a pas été heureuse avec lui.

- Que dire de Su Majestad, le roi votre père ? Peut-on lui reprocher d'être Castillan et de se croire, à ce titre, autorisé à mépriser les autres nations ? Se rend-il compte des guerres, des misères du pays ? Peut-être, car les valets disent qu'il n'aura pas ri plus de trois fois au cours de sa vie. Voyez comme il est peint par Vélasquez. A n'importe quel âge, qu'il soit représenté à la chasse ou en prières, c'est toujours le même masque triste.

- Est-il d'humeur si funeste parce qu'il est né un vendredi saint ?

- Si ce n'était que cela, soupira la duègne. La vie d'un roi d'Espagne n'est guère joyeuse. Toutes ses heures sont réglées par les mêmes interminables messes, conseils et dîners rigides. Les divertissements sont presque inexistants dans cette Cour. D'ailleurs, ce ne sont que chasses sanglantes et cérémonies funèbres...

- Oh ! Tu veux parler de la tauromachie qui est l'un des principaux divertissements ici, n'est-ce pas ? J'ai assisté plusieurs fois à ce spectacle. Il me donnait froid dans le dos.

- Comme je vous comprends ! Ces mises à mort sanglantes ressemblent aux jeux du cirque sous Néron...

- Crois-tu que notre famille sera jugée aussi mal que cet empereur romain, ma bonne Conception ?

- Ne parlons pas de jugement, Altezita. Qui peut juger l'Histoire sans se tromper ? Seul Dieu sait tout et ne se trompe pas...Faites attention à la Camarera Mayor, elle nous épie.

La Camarera Mayor, spécimen de dragon en jupons, rôdait, écoutait, faisant fonction à la fois d'espionne et d'éteignoir. Les camareras étaient traditionnellement choisies pour leur austérité confinant au sinistre. Les plus méchantes répétaient avec de mauvaises intentions, les paroles entendues dans le but de faire punir leurs auteurs.

Ce tableau du pays que lui présentait Conception, tout comme l'évocation des guerres sévissant toujours en Europe, effrayaient l'infante. Sa dévouée duègne tentait de la divertir en lui lisant les nouveautés en matière de littérature et essayant de faire partager à Marie-Thérèse l'admiration éperdue qu'elle concevait pour ces récits qui mêlaient le fabuleux à une description fidèle de la désolante réalité espagnole.

Les romans picaresques étaient apparus dès le seizième siècle, avec des héros caricaturés, aventuriers cocasses traversant les calamités du pays sur les ailes du fantastique. Cervantès avait si bien dépeint ces vallées des tristesses où se débat, dans des luttes pathétiques, son fameux Don Quijote de la Mancha. Et puis il y avait Calderon de la Barca. Concepción aimait tant sa pièce de théâtre « La vida es sueño », baroque et mystique, dont l'action se passait dans une Pologne fictive, où deux intrigues s'entremêlaient, qu'elle en avait maintes fois parlé à l'infante. Marie-Thérèse en avait retenu ce message déroutant : « *Qu'est-ce que la vie ? Un songe, une ombre, une illusion* »...

Lorsqu'elle apprit qu'on la destinait à épouser sans plus tarder le jeune Louis XIV, Marie-Thérèse s'en étonna auprès de la sage Concepción.

- Pourquoi veut-on me faire épouser le roi de France ? Mon père et mes oncles, ainsi que tous les visiteurs du pays, clament leur haine des Français à toute occasion.

- Toutes ces guerres ont exacerbé les haines entre les nations. Je vois bien cette gallophobie extrême... Mais réjouissez-vous, alteza, vous allez dans ce pays que votre pauvre mère avait dû quitter en se mariant et qu'elle nous vantait tant, avec des yeux brillants, célébrant sa gaieté et sa douceur. Je me réjouis pour vous.

- Oh, Concepción, Je t'emmènerai avec moi.

- Ne suis-je pas bien trop vieille ? Vous trouverez des dames de compagnie et des servantes jeunes et alertes qui correspondront bien mieux que moi à votre nouveau pays et votre nouvelle vie.

Marie-Thérèse avait vécu sa petite enfance dans l'idée que, comme sa mère le lui avait confié, elle allait épouser, pour des raisons dynastiques, l'autre cousin, chef de la branche autrichienne impériale des Habsbourg. Elle avait du mal à s'y retrouver : Cela devait d'abord être l'archiduc Ferdinand mais on apprit sa mort, en 1654. Alors on la promit au frère de Ferdinand qui venait tout juste d'être proclamé empereur sous le nom de Léopold 1er. Les décisions passaient au-dessus de sa tête et elle, elle les observait comme on contemple les nuages ou les éperviers planant dans le ciel.

C'est dans ce palais de l'Escorial qu'elle était née. C'est aussi là, dans une chapelle souterraine que les rois d'Espagne étaient ensevelis. Marie-Thérèse ressentait toujours cette atmosphère de caveau que dégagait tout le palais, quelque chose de glacial, une austérité sépulcrale. Et pour cause ! La camarera chargée de son éducation lui avait parfois parlé des

rois précédents, et particulièrement du célèbre Carlos Quinto, tellement mystique qu'il avait célébré la répétition de ses funérailles et qu'il avait abdiqué en faveur de son fils Felipe, avant de se retirer au monastère de Yuste.

Elle vouait à ce palais des sentiments contradictoires. Son aspect n'était guère accueillant. Il se composait de lignes sèches, de murs souvent nus, ses cours faisaient penser à d'austères cours de cloîtres, il ressemblait à une forteresse.

Enfant, elle n'avait guère quitté ce palais proche de la capitale. Madrid n'était pas chaud l'hiver mais au printemps, ses parents l'envoyaient parfois vers le palais d'Aranjuez, merveilleuse résidence de campagne que le glorieux ancêtre Philippe II avait fait bâtir. Devenu la résidence de printemps de la cour d'Espagne, il était jouté de jardins odorants. Ces séjours, c'était comme une lampe allumée dans la nuit. L'air était toujours parfumé dans les jardins d'Aranjuez, dans un enchantement d'une nature volubile.

Bien que trop craintive pour interroger ses parents, surtout ce père guindé dans sa dignité, elle se posait pourtant de multiples questions sur l'homme avec lequel elle allait devoir partager sa vie. Sa mère lui avait toujours manifesté plus d'amour mais, discrète et soumise, elle craignait de parler librement. Les femmes ne doivent-elles pas laisser décider les hommes en tous domaines ?

Comme pénétrée de sa petitesse, l'infante était obéissante depuis le berceau, acceptant sans un soupir ces principes rigides que ses parents avaient cru bon de lui inculquer.

Le jeune roi de France... Si elle ne l'avait jamais vu, elle n'ignorait rien, ou presque rien, de son enfance et de sa jeunesse. Ces derniers temps, les ragots allaient bon train. Était venue jusqu'à la cour de Madrid la rumeur sur ses affaires de cœur. Louis, adolescent, aurait été amoureux successivement des deux nièces de son parrain Mazarin.

D'abord de l'ainée, Olympe, puis plus amoureux encore de sa cadette, Marie Mancini. Vis-à-vis de cette dernière, l'amour tournait à la passion, jusqu'à réclamer avec insistance à la prendre pour épouse. Mais le puissant cardinal, tout comme la mère du jeune roi, étaient habités par de tout autres projets. Ils engagèrent bien vite les préliminaires d'un traité de paix entre la France et l'Espagne, qui stipulait, comme clause imprescriptible, le mariage entre le Français Louis XIV et l'infante d'Espagne Marie-Thérèse dite « d'Autriche », âgés tous deux de vingt-deux années.

Louis avait dû s'incliner devant la raison d'État mais on le disait très perturbé par cet amour qu'il gardait au fond de lui. Certains ajoutaient néanmoins qu'il s'était résigné assez vite, le cardinal lui ayant fait comprendre qu'un monarque se doit de séparer les plaisirs et les affaires, le cœur et la fonction suprême qui est la sienne.

Les deux jeunes à marier le savaient bien : Que comptaient ces petites histoires de cœur ?

Sans plus tergiverser fut décrétée la réconciliation franco-espagnole, en 1659.

Par une journée blafarde de Juin 1660, elle fut emmenée à la frontière entre l'Espagne et la France et, là elle épousa le roi de France Louis le quatorzième, en l'Église de Saint-Jean-de-Luz, conformément au traité des Pyrénées, derrière œuvre du cardinal Mazarin, Premier Ministre français. Au cours de la journée des noces, des nuages sombres avaient obscurci le ciel, la faisant frissonner...

Étrange pays qu'elle allait trouver.

Plus le cortège montait vers le nord de la France, plus elle sentait un froid intense autour d'elle, la pénétrant jusqu'au tréfonds de son corps et de son âme.

Glacial l'accueil par ce jeune garçon sacré roi, qui avait failli ne point naître du tout. Anne d'Autriche avait si

longtemps désespéré d'être mère. Elle était mariée à Louis XIII depuis plus de vingt ans quand enfin elle se retrouva enceinte ! L'accouchement avait été si long et difficile qu'on avait craint pour sa vie. Et puis au château de Saint-Germain-en-Laye près de Paris, vint au monde un petit garçon que l'on prénomma symboliquement Louis-Dieudonné. Son parrain était le cardinal et premier ministre, Mazarin le tout-puissant conseiller de sa mère. Tellement proche de la régente, que des chuchotements, allant jusqu'aux capitales étrangères, insinuaient que ce petit Dieudonné, né après tant d'années d'union avec Louis XIII, aurait les yeux de Mazarin... L'éducation du roi, c'est l'œuvre de Mazarin, commentait-on à la Cour de Madrid. Durant toute son enfance, Mazarin donnait des leçons de politique au roi mais Louis XIV n'était pas un élève très sérieux, c'était du moins ce que déduisaient les Espagnols. On racontait que quand le roi était âgé de douze ans, il avait dansé en public un étonnant ballet appelé « Les Fêtes de Bacchus ». Deux ans plus tard, dans « le Ballet de la nuit », il était le soleil levant, revêtu d'un costume de rayons d'or ! Quelles étranges fantaisies !

- Qu'est-ce que ce roi qui préfère entre tout enseignement, celui de la danse ? s'esclaffait Philippe d'Espagne.

- Voilà bien la légèreté française, ricanaient les hidalgos. Puisqu'il est tant occupé à danser, au moins ne le trouverons-nous pas sur les champs de bataille ! Qu'il danse, le jeune coq français ! Qu'il danse dans les salons !

La régente, le cardinal et le roi avaient formé longtemps un trio très uni. Le jeune roi avait, disait-on, beaucoup aimé et vénéré l'éminence grise. Pourtant, ce dernier lui avait valu une enfance perturbée par de graves événements. Marie-Thérèse savait, pour en avoir entendu parler maintes fois au Palais de Madrid, que l'enfance de ce cousin qu'elle allait épouser avaient été bouleversée par des soulèvements, qui

portaient le nom de « Fronde » et qu'il en avait été marqué à jamais. Le Parlement de Paris, s'opposant aux impôts levés par Mazarin pour continuer la guerre contre l'Espagne, ainsi que la haute-noblesse, s'étaient révoltés contre le pouvoir, obligeant la famille royale à fuir sans cesse, sous les affronts et les menaces. La population s'était jointe à ces échauffourées. A partir de 1648, une révolte avait éclaté et pas seulement dans la capitale, également dans d'autres grandes villes, en particulier à Bordeaux. La population en voulait à ce cardinal tout-puissant Mazarin et à la Régente qui lui était tout acquise. Le roi, encore enfant, avait dû s'enfuir avec eux. Des insurgés étaient entrés jusque dans sa chambre au Louvre ! Les Parisiens se préparèrent à soutenir un siège. Un groupe d'insurgés avait commencé à mettre le feu à l'Hôtel de Ville.

À la Cour de Madrid, alors que Marie-Thérèse était enfant, on s'étonnait de tels désordres, on en ironisait peu charitablement. Elle, bonne fille, elle se faisait du souci pour sa tante, la régente Anne d'Autriche et s'alarmait de ce qu'elle entendait. Des valets n'avaient-ils pas été battus par des gens qui hurlaient que « les rois et reines ne sont plus de mode » ?

Aux yeux des Espagnols, ce qui se passait en France représentait de vraies journées révolutionnaires. Un Parlement en conflit avec la Couronne, les barricades dressées dans les rues et toute la Cour affolée. La vieille monarchie paraissait en péril. Au Parlement qui réclamait la réforme, s'étaient joints des princes, des grands seigneurs, dont on se demandait quels étaient les mobiles, à part le besoin de s'agiter. Parmi eux, « Monsieur », le propre oncle du jeune roi, et aussi, un éminent cousin, le prince de Condé, qui s'était illustré sur les champs de bataille. C'était à n'y rien comprendre : Au cours des quatre années de la Fronde, Monsieur et le prince de Condé apparaissaient tantôt alliés et tantôt ennemis, tantôt avec et tantôt contre le Roi. Et la

petite infante en avait gardé le sentiment que les Français, bien que voisins de l'Espagne, étaient gens bien singuliers.

L' hautaine Cour de Madrid n'était pas habituée à de tels débordements. On n'y badinait pas avec l'honneur des souverains. On y riait de la participation d'une femme – la grande Mademoiselle – fille de Gaston d'Orléans. L'intrépidité de cette belligérante, caracolant en tête des insurgés, stupéfiait la petite Marie-Thérèse quand elle en entendait les récits. Aux côtés de la Grande Mademoiselle, une autre combattante, belle et audacieuse, Madame de Longueville, sœur du grand Condé, séductrice qui semblait beaucoup s'amuser de participer à ces actions. Jamais à la Cour d'Espagne, pensait l'infante, des dames n'auraient fait preuve d'une telle audace. Les femmes restaient, sans se plaindre, à la place discrète que l'étiquette leur avait définie depuis des siècles. Et elle savait qu'elle-même n'oserait jamais enfreindre cette loi immuable, suivant l'exemple de cette défunte mère qu'elle avait tant aimée. Concepción, cependant, ne cachait pas son admiration pour ces femmes indomptables que la France produisait. Toutes deux suivaient ces épisodes rocambolesques avec des avis différents.

- Quelle audace habite ces dames qui se comportent en hommes ! s'étonnait Marie-Thérèse. Est-ce bien le rôle d'une femme de se mêler de politique ?

- Des intrépides, des amazones ! s'exclamait Concepción avec une expression d'excitation sur son vieux visage ridé. Il y a bien des années, lorsque j'étais encore jeune, j'entendais parler de ces grandes dames de France qui se plaisaient à inspirer les complots. Ainsi une certaine Madame de Chevreuse avait fait promettre à l'un de ses admirateurs, Monsieur de Chalais, d'assassiner le cardinal-ministre Richelieu.

- Et il lui a obéi ? Il a assassiné Richelieu ?

- Non, c'est Richelieu, informé de ce complot, qui a fait mettre à mort l'amoureux imprudent. Mais l'esprit de rébellion chez ces femmes insoumises se continue jusqu'à présent.

La Fronde n'avait pris fin qu'en 1652, la régente, Mazarin et le jeune roi ayant pu rentrer dans la capitale apaisée. Même la Grande Mademoiselle, dont la Cour d'Espagne suivait railleusement les mésaventures, s'était calmée. Le jeune Louis devenu roi, l'avait contrainte à l'exil loin de la Cour. Elle avait dû se retirer au château de Saint-Fargeau, distant de la capitale de trois journées.

Quant au jeune roi, qui avait préféré laisser les rênes du royaume entre les mains de Mazarin jusqu'à la mort de ce dernier, son heure de gloire avait sonné. Mazarin rendit l'âme aussitôt après les noces royales.

Durant les jours suivant leur mariage, la froideur de son époux n'était tempérée que par une certaine bienveillance de la part de sa tante, Anne d'Autriche. Seule la mère du roi semblait lui accorder un peu d'attention et de compassion, attendrie peut-être par l'air perdu de cette nièce déracinée qu'elle accueillait au Louvre.

Juste après ce jour blafard des noces, comme miraculeusement, la guerre avait cessé. La petite Marie-Thérèse en remerciait Dieu de toute son âme et espérait bien qu'il n'y aurait plus de guerre, elle entrevoyait dorénavant une France et une Espagne en paix, croyant naïvement que ce jeune époux aimait la paix tout autant qu'elle.

D'autres pensées occupaient leur esprit. L'un et l'autre, ils étaient conscients que ces deux grands pays qu'ils représentaient attendaient d'eux la procréation sans tarder. Anne d'Autriche exprimait sans détours à l'infante son désir de la voir lui donner de nombreux petits-enfants.

À son mariage, la jeune Marie-Thérèse ne savait rien des relations entre époux. Elle avait bien posé quelques questions à Concepción mais la Camarera Mayor, toujours aux écoutes, avait surgi, interdisant à quiconque de s'approprier son rôle et avait tenu à la mettre au courant elle-même, de sa manière sèche et rébarbative, quelques jours avant son mariage, par demi-mots qui l'avaient étonnée, mortifiée et laissée dans l'interrogation. Ce qu'elle avait compris, c'est que son rôle serait de mettre sans se plaindre des enfants au monde. Elle se préparait avec toute sa bonne volonté au rôle qui lui était dévolu : être un ventre. Un ventre fertile afin d'assurer la descendance royale.

Elle n'osait, de toute façon, pas prétendre à un autre rôle, Lorsqu'il lui aurait fallu prendre la parole en public, son cœur battait avec une telle violence qu'elle ne pouvait s'exprimer. Elle ne comprenait pas grand-chose à la politique. Dans cette Cour de France, où elle se sentait si dépaysée dans une atmosphère différente de celle de Madrid, où le roi et sa Cour ne restaient pas en place, entre le Louvre, Fontainebleau, Saint-Germain-en-Laye, parfois Vincennes ou Chambord, elle se montrait si gauche durant les représentations publiques, elle ne pouvait suivre les conversations qu'avec difficulté. Et les courtisans et les grandes dames riaient de son accent espagnol et lui tournaient le dos.

Figée, elle avait du mal à apparaître à son avantage. Le poids des vertugadins démesurés portés par les dames de la Cour d'Espagne n'arrangeait rien. Marie-Thérèse était restée de très petite taille et ces robes horizontales continuaient de la faire paraître beaucoup plus large que haute.

Le peintre de la Cour, Vélasquez, avait réalisé, juste avant de mourir, un tableau d'elle pittoresque où sa robe prenait presque toute la toile et ses boucles blondes avaient donné l'impression qu'elle était une charmante enfant. Le roi avait-il

été déçu de la voir en vrai ? Une fois mariée, elle avait volontiers abandonné ces robes espagnoles si rigides, avec leur structure de tiges d'osier et de fer, pour adopter les toilettes plus douces des dames de France. Cependant, elle se réjouissait trop vite de se sentir plus libre de ses mouvements, le roi lui avait fait comprendre qu'elle devrait dorénavant porter des talons très hauts pour se grandir, comme lui les arborait déjà. Ces talons embarrassants la faisaient souvent tomber.

Elle souriait néanmoins, amusée de la manière dont son époux savait accommoder tout à sa personne royale. Deux ou trois années avant leur mariage, une fièvre typhoïde avait fait perdre au jeune roi une grande partie de ses cheveux, alors il avait décidé de porter dorénavant une impressionnante perruque. Cette perruque longue, mousseuse sur le haut de la tête, le grandissait considérablement. Il était de taille fort modeste, contrairement à ce que les courtisans, pour lui faire plaisir, colportaient autour de lui. Aussi avait-il voulu ajouter des chaussures à talons hauts – ce que les courtisans s'empressèrent d'imiter.

Marie-Thérèse trouvait les toilettes des messieurs extravagantes. Ces hommes parés de volumineuses perruques bouclées, surmontées de chapeaux emplumés, n'avaient-ils pas une apparence de damerets ? Les rubans foisonnaient sur les vêtements, les canons de dentelles ornaient les genoux et pour compléter le tout, des chaussures à très hauts talons, rouges pour les gens de Cour, faisaient l'effet d'échasses. Ces messieurs bichonnés montraient dans leur esprit les mêmes fantaisies, la même légèreté que dans leurs dentelles. Cependant, elle devinait bien que derrière ces façades insouciantes se cachaient de féroces ambitions et des instincts belliqueux envers qui se mettrait en travers de leur chemin.

Bien que sans chaleur, le roi s'était montré courtois pendant les premières semaines après leur union. Aussi ne